1

Quand je suis arrivée, c'était la nuit. Une nuit éclairée par une lune jaunâtre à peine voilée d'un pâle brouillard.

La voiture s'est arrêtée sur la grand-place. Les portières ont claqué dans le silence de la ville endormie.

Clac ! Clac !

J'ai eu peur que ça ne réveille tout le monde. Je suis sortie de la voiture. La dame qui conduisait m'a poussée brutalement sous un arbre immense dont j'ignorais l'espèce. Je n'en avais jamais vu de pareil. Elle m'a chuchoté des mots dans l'oreille. Elle m'a dit dans ma langue, en russe : « Ne bouge pas de là. »

C'était un ordre.

Puis elle est remontée en voiture, elle a démarré et elle a disparu dans le noir.

J'ai obéi. Je n'ai pas osé bouger. J'étais paralysée par la peur.

Sur la place, il n'y avait que moi.

Toute seule.

Qui étais-je ?

Une jeune fille loin de chez elle, abandonnée au pied d'un grand arbre inconnu.

Mais encore ?

J'étais incapable d'en savoir plus, car mon cœur assourdissait mes pensées. Il battait comme un tambour dans l'impressionnant calme nocturne.

Bam ! Bam ! Bam !

Je me suis dit une nouvelle fois que tout ce bruit allait réveiller les gens.

Bam ! Bam ! Bam !

Ça s'emballait dans ma poitrine.

Je ne savais plus qui j'étais.

Du bout des doigts, j'ai frôlé un médaillon que je portais autour du cou : une main de Fatima, puis j'ai serré très fort une figurine en plastique à l'effigie de Superman qui se trouvait dans ma poche. Je savais que ces deux talismans me protégeaient, qu'ils étaient mes deux grigris contre le mauvais sort, mais j'ai quand même senti mes jambes flageoler. Doucement je me suis laissée glisser contre le tronc de l'arbre de

la place et je me suis retrouvée assise là où il y avait un peu de mousse verte et tendre, dans le creux formé par deux grosses racines qui affleuraient. Un souvenir est alors remonté du fond de ma mémoire : je me suis rappelé l'arbre du jardin de mon grand-père, un mûrier millénaire, sous lequel on l'écoutait raconter des histoires. Cela m'a apaisée, mon cœur a cessé de cogner comme un fou.

*
* *

J'adorais les dimanches chez grand-père Takvor, quand il racontait les légendes d'Arménie à toute la famille. C'était un rituel incontournable et indispensable. Le père de ma mère vivait seul, ayant perdu sa femme des années plus tôt, et il avait besoin de réunir les membres de sa famille chaque semaine.

Tout le monde venait : mes oncles et tantes, mes cousins et cousines. Personne n'aurait raté cela. C'était chaque fois une journée agréable avec les gens que j'aimais. Il n'y avait pas que les dimanches, on passait aussi toutes les fêtes ensemble : Nouvel An, anniversaires, le 8 mars : la fête de la Femme, Noël et surtout Pâques. Ces jours-là, mes grands-parents paternels, ainsi que mes oncles et tantes du

côté de mon père qui habitaient en ville, venaient nous rejoindre à la campagne, près des montagnes. Nous formions une vraie tribu. C'était très rassurant pour moi, qui étais fille unique.

Dans le magnifique jardin de grand-père, tous les enfants, petits et grands, s'installaient sur le *tapchan*, cette plate-forme de bois où l'on étend des matelas de soie et des coussins. Là, à l'ombre du mûrier, nous écoutions grand-père Takvor raconter ses histoires en vieil arménien. Nous comprenions parfaitement cette ancienne langue, mais ne la parlions pas car notre langue maternelle, c'était le russe.

J'adorais écouter les sonorités de l'arménien, plus douces et plus délicates que celles de la langue russe. Et puis mon grand-père parlait bien, les mots qui s'envolaient de sa bouche formaient une mélodie fluide et harmonieuse. Hélas, grand-père Takvor devait s'interrompre souvent. Il était pris régulièrement de quintes de toux glaireuse qui lui déchiraient la gorge et l'obligeaient à rejeter de gros crachats jaunâtres et ensanglantés dans un pot en terre cuite. C'était dégoûtant, bien sûr, mais qu'y pouvait-il ? Grand-père Takvor était malade, il souffrait de tuberculose, qui le rongeait petit à petit et lui avait donné

un teint soufré de malade éternel. Il avait contracté cette maladie pulmonaire dans sa jeunesse, quand il était pêcheur et qu'il habitait encore à l'autre bout du pays, au bord de la mer d'Aral. Il nous avait raconté que cette mer était l'un des endroits les plus pollués du monde, qu'elle s'asséchait d'année en année, car elle était perpétuellement corrodée par le sel et surtout par la pollution. Il disait que l'eau de la mer d'Aral était chargée comme nulle part ailleurs de déchets, de nitrates, d'exfoliants et de pesticides. Il disait aussi que l'air de cette région était lourd de particules de DDT, que les poussières étaient radioactives et que la mer disparaissait peu à peu, qu'elle se transformait en désert de sable et de sel. Il accusait les hommes d'en avoir signé l'arrêt de mort car ils avaient détourné les cours d'eau qui l'alimentaient pour la culture intensive du coton. Heureusement, lui avait eu la chance de déménager avec toute sa famille vers une vallée plus accueillante. C'est là qu'il était devenu jardinier et que sa tuberculose avait miraculeusement cessé d'évoluer.

De la bouche de grand-père Takvor s'écoulaient de l'or et du sang.

D'un côté, je l'admirais, de l'autre, il m'effrayait.